

l'inaltérable gratitude que je garde au fond de mon cœur pour mon cher et vénéré maître, Henri Scheffer. »

Le jeune peintre est pourtant découragé des piètres résultats de ses débuts et il se décide à repartir pour l'Italie en compagnie d'un camarade, Beauderon de Vermeron. Ce voyage dure plus d'un an et cette fois s'affirme sa vocation artistique. Les fresques de Piero della Francesca, de Fra Angelico, de Signorelli et du Girlandajo se fixèrent pour jamais dans sa mémoire, jamais il ne les oubliera. Ce sont les véritables maîtres de celui qui écrira plus tard : « Il n'y a que deux peintures qui aient le sens commun : la peinture murale adhérente au monument, ou la peinture de chevalet qu'on peut examiner en tenant le tableau dans les mains. »

Rentré à Paris avec la résolution d'apprendre sérieusement le métier, qu'il savait ignorer, il se fit conduire chez Delacroix par Beauderon. Nous donnons, cette fois encore, la parole à Puvis de Chavannes : « Un beau matin, de concert, nous partons pour la rue Notre-Dame-de-Lorette où l'illustre peintre avait son atelier. Nous entrons. Sur un tableau de dimensions considérables, une *Chasse au lion*, qui depuis a été brûlé au Musée de Bordeaux, Delacroix, avec une énergie concentrée, s'escrimait, zébrant de touches parallèles sa toile, ne trouvant jamais le ton assez fort, le poussant, le montant toujours, de manière à le faire chanter furieusement. Quand le maître s'arrêta, pris de fatigue, Vermeron me poussa en avant : « Voilà un jeune homme, cher ami, qui vous admire beaucoup... » Delacroix l'interrompit brusquement ; et avec un fin sourire, répondit : « Entretenez-le dans ces idées-là, Vermeron, c'est si rare ! » C'est ainsi que je devins l'élève de Delacroix. Je le fus tout juste quinze jours. L'atelier depuis longtemps périlclitait ;